

Ouarzazate en Terre Adélie

La côte d'argent se découpait au loin, fendait l'horizon d'Est en Ouest, vaste et intimidante. Je tenais mon carnet de dessins dans les mains mais j'étais dans l'incapacité totale de produire quoi que ce soit. Et puis d'ailleurs, le vent frais m'imposait l'immobilisme et chaque geste était devenu difficile, une véritable épreuve de résistance. Les bourrasques étaient violentes et semblaient s'intensifier à mesure que l'on s'approchait des côtes. La coque du navire brisait, dans de violents fracas, la glace qui s'accumulait sous forme de plaques translucides. Les rayons solaires se diffusaient à travers cette eau congelée et mettaient en valeur des flots de couleur turquoise. Les autres membres de l'équipage étaient rentrés se réchauffer, j'étais donc seule sur le pont, à contempler cet endroit des premiers instants, d'une virginité fragile et d'une immensité glaçante.

J'avais répondu à un concours qui proposait de participer à une expédition scientifique en Antarctique, en tant que, tenez-vous bien, illustratrice attitrée. J'avais soumis ma candidature sans y croire, envisageant plutôt cela comme un jeu qu'autre chose. Et puis, Éric, le directeur de la mission, m'avait appelé pour convenir d'un entretien. Là encore, je n'avais pas réalisé. Je me persuadais que c'était la procédure classique pour tout candidat. Le directeur m'avait expliqué qu'ils souhaitaient davantage attirer l'attention du public sur leurs recherches. Ils avaient donc décidé de remanier leur stratégie de communication. C'était dans cette optique qu'ils souhaitaient recruter un artiste potentiellement plus à même d'apporter un autre regard sur leur mission et ainsi de susciter un nouvel engouement de la population. Il avait prononcé le mot « artiste » avec une moue curieuse, flirtant avec la frontière du dédain mais je ne lui en avais pas tenu rigueur. A la fin d'une rencontre de deux heures, plutôt sympathique et cordiale, basée davantage sur la discussion que sur une confrontation froide questions/réponses, Éric m'avait tendu sa main en me disant, tout sourire : « Bienvenue dans l'équipe, Asma ». C'était comme ça que j'avais atterri sur un mastodonte de cent vingt mètres de long et de plus de cinq mille tonnes, truffé de hautes technologies et de scientifiques surdiplômés, à destination du pôle Sud. Il m'avait fallu du temps pour encaisser le choc et pour comprendre la trajectoire improbable que ma vie prenait désormais. Et il m'avait fallu encore davantage de temps pour consoler ma pauvre mère à qui j'avais rappelée, en dernière tentative désespérée, qu'il était moins dangereux de naviguer vers les pôles en bateau que de prendre quotidiennement son véhicule sur la rocade nantaise. Ce à quoi elle m'avait répondu, au comble d'une indignation exagérée : « Plus tu vieilliss, moins tu t'assagis ! » Ses réactions extrêmes me faisaient rire, sans cruauté. J'étais convaincue qu'au fond, elle éprouvait ce bonheur tacite qu'avaient les parents de savoir leurs enfants épanouis.

Le lendemain matin, nous avons débarqué sur une crique relativement dégagée où la neige fondait progressivement depuis plusieurs semaines, dévoilant chaque jour un peu plus les parois noires de la montagne. Au-dessus de nous s'élevait un sommet d'une blancheur totale qui côtoyait la voûte sans nuages. Nous étions arrivés devant un modeste bâtiment, battu par les vents, fragile en apparence. Il s'agissait d'une base de recherches internationale financée par plusieurs gouvernements et ayant pour but d'accueillir des missions scientifiques. Nous avons passé notre journée à nous y installer, à dresser nos lits, à transférer du matériel dont j'ignorais la fonction et à équiper nos espaces intimes de quelques souvenirs de notre ancienne vie. Il était fort probable que nous ayons besoin de moments de réconfort dans les épreuves qui allaient se profiler ces six prochains mois.

Alors que nous avons effectué une pause bien méritée le long de la crique, un phénomène des plus étranges s'était produit. C'était Lucas, le plus jeune biologiste de l'équipe, qui m'avait fait remarquer l'étrangeté.

— Regarde Asma ! m'avait-il dit de sa voix d'enfant.

J'avais cru au début que mes lunettes étaient parasitées par une poussière ou pire, cassées. Mais à la consternation de Lucas, je m'étais rendu à l'évidence que nous étions en train d'observer l'impensable. Le soleil, rasant l'horizon, avait pris la forme curieuse d'un losange jaune pâle tirant sur le blanc cassé. A ses côtés étaient apparues deux lueurs parfaitement symétriques, dix fois plus lumineuses que la lune. De ces deux points lumineux se dessinait un arc de cercle de faible luminosité qui entourait le soleil couchant. Je n'arrivais pas à y croire. C'était comme si le soleil s'était divisée en trois.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui avais-je murmuré, ébahie.

— Il se passe que nous sommes chanceux ! s'était-il exclamé, visiblement fébrile lui aussi. Quand le soleil est bas, les rayons solaires traversent les cristaux de glace des nuages qui agissent comme des prismes. Ils réfractent et réfléchissent la lumière et forment cette illusion d'optique. On appelle ça un parhélie. On ne peut voir ça qu'ici, profites-en !

Mais le phénomène s'était dissipé aussi vite qu'il était apparu. Le soleil avait repris sa forme quasi-sphérique et poursuivait sa course vers l'horizon nous accompagnant une seconde fois vers une nuit froide et venteuse. Dès lors que cet événement était advenu, je m'étais sentie fragilisée dans mes convictions, chancelante sur mon approche du réel. Ici, sur la croûte glacée d'un monde abandonné, l'inconnu nous traquait, prêt à déconstruire nos préceptes de résidents terrestres, disposé à faire s'effondrer nos certitudes les plus fortes sur notre environnement, sur nous-mêmes.

Le soir, nous avons dîné dans la grande salle commune. J'avais dessiné, à la manière du festin gaulois d'Uderzo, une assemblée joyeuse de chercheurs et de techniciens, toute hiérarchie confondue, partager un repas salvateur pour leurs estomacs creusés par le froid. Des bulles portaient de tous les personnages et contenaient des sujets variés : le montage des lits, la prolifération des chats aux Kerguelen, la sensibilité des manchots au magnétisme ou encore la cuisson de la viande de cerf et les herbes aromatiques à y associer. Sauge ou romarin ?

Je m'étais retirée du groupe pour aller prendre l'air, mon fragile corps humain enfoui sous une succession de couches de vêtements. Et c'était là, à une dizaine de mètres de notre base, que je les avais vues. Surgissant dans la nuit noire, des lueurs irisées avaient entrepris de lézarder le ciel, se distordant telles des flammes de bougies au vent. Elles étaient comme des caméléons célestes qui transformaient les nuances de leur épiderme à satiété. L'inconnu avait encore frappé avec plus d'intensité encore. Comme si la sphère terrestre se déstructurait, des lambeaux incandescents tanguaient, pivotaient, s'étendaient sous mes yeux, brisant la matière, défiant l'atmosphère. Un flux de chaleur était descendu dans mon bras pour resurgir sous la forme de jets colorés, de formes diffuses, rayonnantes ou obscures, de contrastes appuyés, d'élans bariolés, repoussant loin le concept de mouvement, au-delà du dessin, au-delà de l'œil humain. Sur une illustration, j'avais représenté un ciel où les nuées duveteuses étaient remplacées par une succession de zéro et de un, accusant l'artificialisation de la nature, l'approche tristement binaire du monde et l'autre sombre de l'intelligence artificielle. Sur une autre, j'avais esquissé un démon anthropomorphe qui balayait le ciel de son fouet embrasé, crachant sa colère de voir la population terrestre se priver de l'éclat du cosmos pour se tourner vers sa propre lumière. Puis, vidée de toute énergie, je m'étais affalée sur le dos, les yeux rivés vers le ciel qui continuait à être le théâtre d'irruptions opalines des plus délicates. J'aurais tellement aimé qu'il soit avec moi pour vivre ce moment d'extase. Il n'avait pas eu le temps d'accomplir son rêve le plus fou, celui qu'il convoitait de concrétiser depuis sa tendre

jeunesse, alors je l'avais réalisé pour lui, grâce à lui. Un rêve accompli qui balayait le contraste de nos vies. Sa peau était noire et tannée par le soleil, j'avais un teint hâlé. Il se déplaçait uniquement avec son âne étant enfant, j'avais traversé la planète en bateau de recherches. Il venait du désert brûlant, j'étais assise sur un continent de glace. Il avait dédié sa vie au labeur, je consacrais ma vie aux songes. Tout semblait éloigner nos existences et pourtant tout nous rapprochait aussi, tout fusionnait ici, sous ce plafond enflammé. Il devait m'observer maintenant, l'œil empli de fierté, perdu dans l'immensité du ciel drapé. Emue, une larme avait perlé le long de ma joue avant de se momifier en une petite boule glacée, aussi transparente que le cristal. Ma voix, en s'envolant, avait attisé l'incandescence de la voûte céleste qui jouait l'écho du message que j'envoyais : « Je t'aime papa ».